



Première de couverture de la brochure Payot qui retranscrit le discours de G. Clemenceau.

Mes chers Concitoyens, mes bons Amis,

Dans cette fête de la Patrie victorieuse que célèbre aujourd'hui notre Vendée, je ne vois point de place pour des exaltations de personnes. Ce jour est à la France : pour emplir nos cœurs, quoi de plus ?

La France a voulu. La France a fait. Elle a fait par tous ses enfants, d'une même volonté, d'un même cœur, d'une totale contribution de sacrifices universellement consentis. Cela est bien. Les peuples sont contents de nous. Pour nous-mêmes, cependant, je ne découvre qu'une digne récompense, c'est que tant de sang, tant d'atroces misères n'aient pas été prodigués vainement, c'est que continue de resplendir parmi les hommes la généreuse flamme de la pensée française.

Non. Non, nous ne sommes pas venus ici chercher des thèmes de congratulations personnelles. Nous avons autre chose en tête que les joies et les peines d'une distribution des prix. Les échos nous apportent trop de glorifications oratoires sans la correspondance des émotions profondes qui créent l'efficacité de l'action.

Nous savons ce qui fait la force et la faiblesse de notre grand pays. Tout masqué de paroles, l'événement de chaque jour nous enseigne assez haut que l'extrême vigilance du temps de guerre doit se poursuivre en temps de paix. La tâche de l'homme n'est jamais achevée.

A quelques pas d'ici, ma tâche, à moi, s'offrit, pour un début de vie

publique, il y a cinquante-deux années. La France était officiellement conviée à faire entendre sa voix. Mais comment ? Alors, point de réunions publiques. On ne trouvait même pas de locaux pour une réunion privée. La presse travaillait sur commande. Nul moyen de se concerter. Mon père, qui ne pouvait plus se compromettre, leva tous les obstacles, et, lui onzième, nous nous trouvâmes, une après-midi, dans une vieille salle délabrée, paisible séjour d'instruments de jardinage, d'où quelques-uns des neuf auditeurs péniblement réunis se seraient consolés de partir sans m'avoir entendu.

Je parlai contre le plébiscite sans obtenir un geste, un clignement d'yeux d'auditeurs effarés. On se quitta dans le plus cordial embarras de silencieuses réticences.

Impossible de préjuger l'effet de mon effusion de jeunesse. Le soir, cependant, je reçus la confiance d'une adhésion formelle. Grand succès ! Au jour du scrutin, même, mon nouveau camarade politique, se trouvant indisposé, vint m'emprunter âne et petite charrette à destination de la mairie éloignée. Ce fut l'émoi d'une manifestation publique.

Pourquoi faut-il que celui qui en avait été le héros se vantât dès le lendemain d'avoir *mis son billet* contre mon prêche ?

J'eus la ressource de penser que c'était un mensonge pour rentrer dans les bonnes grâces de la majorité. Ces choses se voient encore. On s'égaya beaucoup de moi dans les villages. Seulement, à quelques mois de là, quand survint la guerre, on cessa de rire pour pleurer.

Grave question, que je poserai tout à l'heure, de savoir dans quelle mesure la leçon nous a profité.

Les catastrophes ont passé. Le pays demeure, et réclame non moins hautement qu'alors, l'activité, toute l'activité de ses enfants. Attentifs à l'éternel danger, de bons patriotes vendéens, sous la présidence du maire de Sainte-Hermine, notre cher et distingué ami Bugeaud, ont voulu que ce monument fût là pour rappeler qu'il ne suffirait pas d'avoir eu de grands jours si venait à faillir en nous la puissance de les renouveler. Tout au moins, ces témoins nous pourraient-ils inviter à dépenser notre vertu civique au jour le jour, au lieu de l'accumuler pour les catastrophes que notre indifférence aurait amenées.

Le conseil général nous honora d'un important concours. Que notre gratitude lui en soit ici témoignée. Toute la Vendée répondit d'un empressement unanime. Toute la Vendée ne peut pas être ici. Elle nous a envoyé, n'est-il pas vrai, de bons porte-drapeaux. Après les cuivres farouches de la guerre, voici les joyeux clairons d'une paix d'heureux labeur dans la France de tous les Français, unis en une même aspiration au même droit pour la plus belle plénitude de la vie.

Sonnez donc hardiment, gars du Pertuis breton à la Loire, en qui jaillit la gaieté, forme naissante du courage, sonnez la mort des haines folles, sonnez, pour les Français, la joie de se sentir vraiment frères et de s'aimer.

C'est notre éminent ami Sicard à qui nous sommes redevables de pouvoir mettre aujourd'hui nos poilus à ce poste de fierté. A lui vont nos félicitations émues pour sa haute inspiration d'art, pour la justesse et la simplicité d'une puissante interprétation de l'énorme tragédie.

Un peu rudes à voir, les fils têtus de nos luttes fratricides. Solides plans osseux, poil hérissé, mines rébarbatives, avec de l'âpreté dans la dent et de la bonté dans les yeux. Pour ce dernier trait, oyez plutôt :

Au cours de l'action, un officier de mes amis fit un prisonnier, aussitôt confié au plus prochain soldat. Au retour, que voit-il ? Le poilu gracieux montrant au Boche une photographie de sa femme, avec ce cri du cœur :

- Eh ben, toi. C'est-il que t'en as une comme ça ? Ce n'est pas nous qui achevons les blessés ; ce n'est pas nous qui massacrons les prisonniers.

César, qui nous croyait surtout en manifestations du dehors, se serait étonné peut-être de cette simple image de la Gaule au combat. Lentement s'impose chez nous le sentiment de la mesure. L'exemple même des Grecs qui nous la recommandèrent montre que c'est une autre affaire de la pratiquer. Voyez ces calmes figures émergeant de la boue des tranchées. Point d'emphase théâtrale. Pas de romantisme, même contenu. Toute l'âme, sans voix, tendue vers l'effort à venir au plein de l'épopée.

Du haut de son rocher, l'homme à la face carrée interroge la plaine qui lui renvoie le choc de dévastations jusqu'alors inconnues. Villes en cendres, villages au ras du sol, forêts broyées, déchiquetées en brindilles, vergers sciés, cratères de mares sanglantes que jalonnent çà et là, dressés comme une protestation suprême, de rigides fragments d'humanité. Parfois un corps-à-corps, debout, soudainement figé. Ce fut l'infamale mêlée qui ne fit relâche, au cours de quatre années, que pour de plus ardentes reprises de fureur.

Là-bas, c'était hier. Aujourd'hui, ici même, magiquement transportés d'une frontière à l'autre, nos mêmes soldats ravis voient flamber d'éternelle jeunesse le sol du bon labeur.

Ils ont remis le pied dans l'antique sillon, et, par un renouveau d'inlassable courage, la terre nourricière a repris tous ses droits. Ecoutez monter jusqu'à nous la modeste rumeur de nos toits à la peine.

Ces rochers rebelles du bocage d'où jaillissent parfois les créneaux d'une église fortifiée – témoins des jours les plus cruels – cette plaine brûlée, que nous découvrons ici du haut de nos sabots jusqu'aux humides pâturages du Marais, et notre Océan lui-même, enrubanné de voiles joyeuses, qu'y pouvons-nous découvrir, sinon l'immense arène où un peuple de silencieuse vaillance livre aux diversités de la planète, sans s'accorder de relâche, le grand combat de l'homme pour la vie ?

C'est notre France en abrégé, cela. Notre beau nid de moissons généreuses et de tenaces vouloirs au carrefour de la Manche à l'Océan pyrénéen. C'est là que

s'accomplit le séculaire effort d'un peuple de passions viriles, d'esprit vif sous une épaisseur de défiance, dur à autrui, dur à lui-même pour contraindre le sol, et frémissant d'on ne sait quel remous d'une audace profonde où se trempent les cœurs. Sous la cendre de débris d'histoire, une terre de volonté supérieure en qui se rejoignent les plus fermes apports des races tumultueuses dont s'est formé le sang français.

Ces champs qu'ils ont quittés pour les défendre, nos hommes victorieux les retrouvent enfin, enivrés de l'immense joie française qui prolonge jusqu'au foyer l'escorte du triomphateur. Car les vieux sont debout, montrant avec orgueil l'âpre guéret qui n'a pas failli, et les vaillantes femmes qui passèrent de la bêche à la houe, à la faux, au soc de la charrue où je les ai vues bien souvent, et les enfants dans l'heureuse surprise de *jouer au travail pour de bon*. Tous sont là, secoués d'un rire tout près des larmes, et l'on a tant à dire qu'on ne peut pas parler.

Mais que vais-je devancer les temps ? Pour ce spectacle d'hier, il faut d'abord la Victoire. Et la Victoire, à l'heure que vivent les soldats surgis de cette pierre, n'est pas encore venue. Elle vient, cependant. Déjà peut-être est-elle en vue.

C'était à la veille de la grande offensive allemande du 14 juillet 1918. Regardez ces visages contractés d'une suprême énergie. Suspendus aux lèvres du guetteur, nos hommes, haletants, voudraient lui arracher un signe. Il se tait. Cependant, descendu de son tertre, il n'a pas dit *non* quand on lui a parlé de décision prochaine. Gâté par les divins poilus d'une amitié si belle que tout son cœur leur fut donné, pourquoi cette réserve après tant de confiance si noblement prodiguée ?

C'est qu'en effet un grand jour n'est pas loin. Mais on ne doit pas jouer avec l'espérance du soldat. Nous étions aux monts de Champagne gardés par Gouraud et Pétain. En ce lieu même, une partie décisive du drame allait se dérouler. Dans un mystère qui ne fut pas trahi, de formidables préparations s'achevaient. Pour que tout s'accomplisse selon les conditions prévues, il fallait sauver à tout prix le rempart de cette grande muraille de craie.

Le lacet qui montait jusqu'au col où les grenades s'échangeaient ne laissait découvrir aucun ouvrage. Pas un mouvement de vie. Mais qui ne voyait pas était vu, et le survenant bien vite signalé. C'est ainsi qu'à la descente, dissimulées aux replis du terrain, des têtes hirsutes, poudrées à frimas par les soins de la terre champenoise, surgirent fantastiquement d'invisibles trous de mitrailleuses.

Faces muettes, les unes impassibles, d'autres en sourire grave, avec ce fantaisiste accoutrement de guerre qui dit la vie du soldat.

Des saluts ! Quelquefois rien que des flamboiements d'yeux brûlés d'une résolution invincible. Impénétrables blocs d'héroïsme en sentinelles perdues, dont l'ordre est de se faire tuer jusqu'au dernier servant sans jamais ralentir le feu. Par la mort, la Victoire : chacun d'eux a compris. Effroyable silence de ces cœurs abdiquant toute chance de survivre au triomphe pour lequel ils offrent leur vie. Quelles paroles viendraient aux lèvres quand le regard dit tout ce qui remplit l'être à

déborder ?

Et lentement continue le retour à la longue plaine, sous l'obsession de ces casques bleus, chargé de tragédie, sortant de la montagne pour inspecter l'inspection survenue, et rentrant, comme automates, aux entrailles de la terre, pour le grand face-à-face des espérances de la vie et du sacrifice de tout pour toujours.

Cependant, ceux d'en bas avaient eu le temps de se concerter.

Lorsqu'on reçoit un ami et qu'on ne peut pas même lui offrir un siège, ne faut-il pas au moins l'accueillir d'une courtoisie ?

Sitôt fait. Et voici que s'élancent vers le visiteur d'incohérentes figures blêmes de poussière, qui font mine de s'aligner pour le salut militaire, tandis que le chef s'avance et, d'une voix saccadée :

- 1^{re} compagnie, 2^e bataillon, 3^e régiment. Voilà !

Et la rude main présente un petit bouquet de fleurs crayeuses, augustes de misère et flamboyantes de volonté.

Ah ! Ces frêles tiges desséchées ! La Vendée les verra ; car j'ai promis qu'elles iraient dormir avec moi. Déjà, ne sentez-vous pas qu'elles sont de notre fête aujourd'hui ?

Mais ce « *voilà* », ce « *voilà* » frémissant de tous les drames de la guerre, il ne s'en entendra jamais de pareil. Un cri capable de fondre ensemble tous cœurs de l'humanité. L'homme s'offrant avec ses compagnons de gloire douloureuse pour l'apothéose d'une idée qui l'emporte au plus haut de lui-même. Dans ce suprême éclat des émotions guerrières, le total raidissement de l'être qui va déterminer l'issue.

Et, du geste, ce commentaire :

- Nous répondons de tout.

Et le vieillard, étranglé d'une émotion surhumaine, serrait de toutes ses forces une main de fer, ne savait que balbutier des paroles sans suite et jurer que ce petit faisceau de fleurs sans couleur et sans sève, gage de la plus sublime offrande d'idéal, ne le quitterait plus.

Un peu plus loin, même scène.

C'est ainsi que partout la France était défendue.

A quelque temps de là, le sort du Boche était fixé. Les morts avaient vaincu.

De toutes parts, des monuments se dressent en leur honneur, et nos admirables blessés viennent leur offrir l'hommage des braves à qui la destinée a refusé de mourir. C'est bien le moins, n'est-ce pas, qu'à mon tour j'apporte ici le tribut d'une heure au-dessus de toute autre ?

Qui n'a pas vécu ces moments ne sait pas ce que peut donner la vie.

Victoire de la France ! Victoire de civilisation ! Victoire d'humanité ! J'ai constaté dans mes voyages quelle en est en tous lieux l'immense répercussion de joie. Au nom de la France, partout des acclamations ! On nous avait crus oublieux de nous-mêmes et l'on nous retrouve forts de cette puissance d'idéalisme nécessaire à

la noblesse de la vie. Quel gage d'espérance et de réparation partout où se débat le droit méconnu ! Déjà pouvons-nous voir des peuples qui se sentent vainqueurs et recouvrent des parties de leur territoire, sans avoir combattu. D'autres, qui ont vécu sous le coup des menaces quotidiennes, retrouvent l'indépendance et reprennent leur juste place parmi les peuples de liberté. Nous, nous sommes les fils de ceux qui ont écrit de leur sang l'histoire de France. A nous de poursuivre la vie dans le poème des aïeux.

Nous le savons, la Victoire est de tous les Alliés. Nous ne serions pas dignes de nous-mêmes si nous pouvions l'avoir oublié. Il n'en est pas moins apparent que le jour de l'épreuve est venu pour l'Alliance aussitôt que les armes sont tombées des mains de l'ennemi. J'en eus la sensation très nette dès la première heure, et la prompt confirmation du fait ne nous a pas manqué.

Tel, qui sortit d'une longue tradition de guerres contre le même adversaire pour entre dans nos rangs, peut inconsciemment retomber dans une instinctive tendance à retrouver la formation des jours passés. A ce compte, ne suffit-il pas de faire appel au sentiment public de tous les peuples de l'Alliance aussi bien qu'aux réflexions mûries des hommes d'Etat ?

Notre guerre de l'Entente ne serait qu'une dérision d'aventure si elle n'avait jamais fermé la porte d'une politique si manifestement épuisée. Nous avons tous besoin les uns des autres au même titre. C'est le prosaïque calcul d'intérêts à ciel ouvert, sur lequel se doit fonder l'avenir. Tous, nous avons trop donné de nous-mêmes à la cause commune pour ne pas en garder le respect et sentir profondément la nécessité de l'union à l'heure des difficultés.

Est-ce que l'ampleur même des guerres modernes n'interdit pas désormais à quiconque les rêves du militarisme ? Notre conscience, nos sentiments, nos volontés sont de paix, et nous ne manquerons jamais l'occasion d'en faire la preuve. Donc, point d'arrière-pensées tendant à nous représenter comme un éventuel danger. Et surtout, que nul ne se donne le tort d'une fausse apparence qui pourrait être interprétée par l'Allemagne comme une avance de sympathie à intérêts composés.

L'Allemagne a voulu la domination d'une race exorbitante. Aussi longtemps qu'elle n'aura pas abandonné ce rêve de folie, l'Alliance ne peut fléchir qu'au détriment de celui d'entre nous qui se serait manqué à lui-même. Notre règle est d'un mot : ni être dominé, ni dominer. Une paix d'équité pour tout le monde.

Tout aussi bien qu'un homme, un peuple de nos jours ne doit-il pas se proposer de vivre dans un cadre d'obligations morales à la mesure de son respect de lui-même et de la qualité de ses énergies ? C'est l'honneur de l'Entente de nous avoir réunis poursuivre ensemble le cours de cette nouvelle histoire pour nous installer toujours ensemble en de légitimes développements de grandeurs ?

C'est le programme par excellence de notre démocratie. Il est vrai que la démocratie est d'abord un verbe d'espérances – vieux de formules, et jeune de pratique vécue. – En dépit de tout, le régime du libre gouvernement demeure, pour

l'avenir, définitivement assuré. Tant vaudra le citoyen, tant la cité. Pour avoir déserté les devoirs de la place publique, Athènes et Rome n'ont-elles pas conduit à l'abîme les hautes civilisations qu'elles avaient elles-mêmes créées ?

Souvenons-nous et gardons-nous de remplacer par de vaines paroles les actes attendus du pays. Surtout, repoussons la monnaie décriée des esprits de démagogie, toujours en disposition d'ajourner les devoirs de l'heure présente à des combinaisons d'échéances éternellement renouvelées. Sinon, le jour viendrait où il ne suffirait pas de dire : *Je n'avais pas compris*.

Songez à l'enjeu de la France : vivre dans une paix de justice ou périr.

Cet avertissement n'est-il pas à sa place devant l'image de ces hommes qui, après avoir magnifiquement rétabli la fortune de la France, voudront savoir peut-être jusqu'où leurs successeurs l'auront portée ?

A Versailles, nous avons fait plier le genou de l'Allemagne. Comment lui a-t-on permis de l'oublier ? Nous avons eu sa signature pour des engagements qui ne comptent plus. Quelles explications ? Et pour quels résultats ? Aux termes du traité, les criminels de l'armée allemande devaient être jugés par nous. Qu'en est-il advenu ? Jugés et inculpés, les bandits de Leipzig sont portés en triomphe et leurs victimes huées. Hier nous étions vainqueurs. Qu'on ne nous mette pas au point de nous demander si nous le sommes toujours.

Après le complet achèvement des réparations qui nous sont dues par l'Allemagne pour la barbarie de ses dévastations, rien ne parle plus haut que l'intérêt de notre sécurité.

Sur les réalités de ces réparations, trop de gens peut-être ajournent les devoirs d'une curiosité nécessaire. Le Parlement nous doit toutes clartés.

En vue de maintenir la paix, nos Alliés avaient senti la nécessité de nous offrir leur concours, sans attendre que le négociateur français le leur eût demandé. Ils ont signé à cet effet des engagements, dont il leur sera parlé quelque jour. Grâce aux réserves du traité de Versailles, leurs actes, à ce moment, décideront des nôtres.

Je vois qu'on s'occupe magnifiquement d'assurer la paix du monde jusqu'en Extrême-Orient. Nous ne pouvons que souhaiter le succès d'une si noble entreprise. Mais, nous sommes du « monde » apparemment, et l'Océan Pacifique est bien loin, et bien proche notre frontière allemande. Comment n'en pas prendre acte quand toutes les causes de justice se montrent rigoureusement liées ?

Isolées, les dispositions d'ordre purement militaire ont trop souvent déçu. Même soutenues du génie, voyez ce qu'ont duré les paix de Napoléon. Voyez la garantie que devait donner à Berlin l'acquisition du « *glacis* » d'Alsace-Lorraine, dont le résultat même fut de rendre sa défaite inévitable. Dans la pleine lumière d'une victoire de solidarité, qui donc se fût résigné à une paix de solitude, quand des acquisitions territoriales eussent amené d'abord la rupture de nos alliances ?

De nos jours, la vraie sûreté d'un pays est d'abord dans la justice de sa cause. Qui le contesterait des fils de ceux qui anéantirent à Valmy l'insolente

prétention de Brunswick au « *droit* » d'asservir ? Il faut, sans doute encore, qu'au bon droit s'ajoute la prévoyance des hommes d'État, soutenue du développement d'énergie sans relâche où l'esprit public se doit installer.

La Conférence de Washington pourrait trouver dans l'état actuel des choses une assez belle occasion de redresser des fautes d'exécution qui sont aujourd'hui d'évidence. Plus que jamais ici, les intérêts des peuples se trouvent solidaires. De la France, l'appel serait entendu de tous pour assurer, avant même une organisation mondiale toujours chanceuse, les conditions durables d'une paix européenne, sans laquelle on ne peut rien fonder.

L'Amérique veut la paix générale, aussi bien que l'Angleterre et la France. Ce fut le sens de son intervention à nos côtés contre l'Allemagne. Quel étrange épilogue, si elle n'avait convoqué les représentants de la civilisation que pour leur notifier son désintéressement de la cause d'humanité supérieure pour laquelle elle a voulu verser son sang ! Cela ne peut pas être.

Personne, en vérité, ne saurait refuser de considérer la question française du même point de vue que la question du Pacifique. Et s'il se trouvait quelqu'un pour une telle tentative, le désaveu des peuples ne se ferait pas attendre. Car le cercle de la solidarité humaine ne cesse de s'accroître et nos contemporains commencent d'apprendre à craindre pour eux-mêmes quand ils ont cause de craindre pour autrui.

Est-il donc quelqu'un, par exemple, qui ne voie qu'une défaite financière aurait, en ce moment, pour nous, les mêmes conséquences qu'une défaite des armes, puisque la vie économique commande toutes les ressources d'activité ? Belle occasion de faire comprendre à des gouvernements qui s'oublient, que la ruine du vainqueur le plus directement menacé d'une tentative de revanche résoudrait sans bataille – contre nous tous ensemble – le litige toujours présent d'une domination menaçante. Il n'est pas un gouvernement allié qui, pour la hantise d'un trafic supérieur, voulût favoriser la reprise de l'activité économique de l'Allemagne aux dépens de notre pays, puisque ce serait trahison.

N'est-ce pas précisément dans le dessein de nous affaiblir, de nous « *casser les reins* » à la commune rentrée dans le champ de la concurrence générale, que les armées allemandes ont systématiquement accompli l'œuvre de destruction sauvage qui nous prive aujourd'hui de nos légitimes moyens de produire, tandis que nos alliés, plus heureux, peuvent développer sans trêve le plein de leurs fabrications ?

Les soldats allemands qui mettaient hors de service nos mines de charbon, après avoir saccagé nos usines, auraient-ils pu rêver qu'en façon de premier châtiment, nous en viendrions à leur prêter, pour leur réfection économique, comme on le fit à Spa l'an passé, l'argent qu'ils n'avaient pu nous voler, ainsi qu'à ajourner sans fin leurs créances, ou à réduire de moitié, comme on y consentit en mai dernier, notre juste créance de réparations ?

De l'opinion publique, un contrôle plus sévère nous eût épargné de tels agissements. A elle d'opposer notre droit aux décisions qui ont abouti à le mutiler. A

elle d'affirmer que la France ne renonce pas plus à ses titres de créance qu'à ses garanties de sécurité. À elle de réclamer, conformément au traité, la priorité de la dette de réparation sur toutes dettes intérieures allemandes. A elle d'exiger, conformément au traité, que chaque Allemand paie au moins autant d'impôts que chaque Français, clauses d'équité, dont aucune jusqu'ici n'a reçu même un essai d'application.

Sécurité, réparations, les deux termes sont inséparables. Toute diminution des obligations financières de l'Allemagne, en lui facilitant l'acquittement total, réduit du même coup les garanties de sécurité dont la prolongation est, aux termes du traité, la sanction des manquements de Berlin.

Pour sauvegarder tous les droits de la France, à l'opinion publique la tâche de salut !

Pourquoi fûmes-nous vaincus en 1871 ? C'est que nous n'étions pas prêts, dira-t-on. Surprise trop explicable d'un régime sans contrôle, sans responsabilité. Oui, mais après avoir conquis d'efficaces moyens de contrôle, la leçon de la plus cruelle expérience, pendant cinquante ans, qu'en avons-nous fait ? Pourquoi dûmes-nous entrer en guerre en 1914, sans l'artillerie lourde dont était pourvu l'ennemi ? Pourquoi, au coup de trop longues années, nous fallut-il livrer tant d'effroyables combats à armes inégales, pour un bilan de dix départements ravagés et de morts qu'on ne peut dénombrer ?

Je ne suis point ici pour mettre qui que ce soit en cause. Le mal fut en des chefs avec des facultés de subordonnés, en des moyens de contrôle qui n'ont pas contrôlé. La défaillance profonde fut de nous-mêmes à qui ne faisaient défaut ni le droit, ni la puissance de contraindre chacun au devoir. N'oubliez pas qu'en pleine guerre, il fallut des mesures extrêmes des pouvoirs de contrôle pour obtenir les instruments de victoire qu'attendaient nos soldats. N'est-ce pas ce que réclameraient ces hommes que nous fêtons ici, si la parole leur était donnée ?

Pardonnez-moi, amis, si je n'ai pas jugé digne de nous qu'une aussi belle cérémonie se poursuivît dans l'hyperbole des louanges, sans que nous osions reconnaître, dans l'intérêt de l'avenir, la part d'erreurs qui fut d'un si grand avantage à l'ennemi.

Les peuples obtiennent, dans le monde, la sympathie, aussi bien les recherches d'amitié, en proportion de leur sévérité pour eux-mêmes. Heureuses les fautes dont on comprend la leçon et qu'on s'enorgueillit de redresser, alors que les couvrir ne peut que les accroître par une prime d'encouragement aux fabricants de malfaisance. Rien de si périlleux que la faiblesse de caractère qui nous laisserait sans les réactions nécessaires à la sécurité du lendemain. Egaler nos anciens par la vaillance et les surpasser en vigilance : voilà ce que réclame de nous l'avenir de nos enfants.

De faiblesses, de grandeurs, le passé a vécu. Nous n'en voulons retenir que la leçon des devoirs suprêmes envers la Patrie renouvelée – des devoirs en actions et

non plus en discours – avec le noble feu de cet esprit français, de chevalerie humaine, tradition sacrée des aïeux de tous rangs et source profonde de notre victoire. Voilà les sentiments qui conviennent à cette journée.

Que servirait-il de dire : *Nos pères furent grands*, si eux, de leur tombeau, nous jugeraient diminués ? Les poilus qui sont là savent bien qu'ils n'ont rien à redouter de l'histoire. Mais ils sont d'aujourd'hui – déjà je suis d'hier – et vous, vous êtes de demain. Ceux-ci demeurent là pour vous dire : *A votre tour, maintenant*. Ainsi, même la vie envolée, ils nous devront de rester au devoir.

Entendez-les, et en nous séparant tout à l'heure, que notre orgueil soit de demeurer sous leurs regards, avec le mot d'ordre éternel : « *Dans les pièges de la paix comme dans les convulsions de la guerre, la Patrie au-dessus de tout !* ».